



Paris - 5, rue Bayard

ABONNEMENTS: France, un an, 12 fr.50; Etranger, prix variables selon les pays. (Compte courant: 1668 Paris)



J'allai porter le courrier...

(Voir page 181)

CAUSERIE

C'est ancien?...

TOUT le monde assure que le commerce ne marche pas en ce moment, et les économistes entassent statistiques sur statistiques, afin de prouver que nombre de magasins sont obligés de fermer leurs portes.

Cependant, il y a un genre de commerce qui, paraît-il, fait des affaires d'or : ce sont les boutiques d'antiquaires.

Elles étalent dans des décors adéquats les touchantes reliques d'un passé mort, et le spectacle de ces épaves dispersées évoque invinciblement chez le penseur l'image des foyers dont ces objets jurent jadis l'ornement. Ils sont riches de souvenirs.

Quelles vénérables mains, aujourd'hui réduites en poussière, rangeaient, dans les tiroirs de cette belle commode ou derrière les panneaux sculptés de cette armoire, des effets fanfreluchés dont nous souririons maintenant?...

Quelle belle dame à falbalas s'asseyait devant ce secrétaire en bois de rose, pour griffonner à l'adresse de telle ou telle amie des épîtres spirituelles, charmantes, pleines de sensibilité, comme on n'en écrit plus guère en nos jours pratiques?... On reste songeur devant ces meubles, ces bibelots, ces étoffes, qui ont vu vivre, souffrir, aimer, des êtres dont nous ignorons le nom et le visage.

Voici une pendule Empire, en bronze doré : quand elle fut neuve, elle mesurait les heures à une belle personne qui, la taille sous les bras, attendait peut-être le retour d'un officier de Napoléon. Il était en Espagne, en Italie, en Autriche ou en Russie, et la jeune femme aurait volontiers donné un coup de pouce aux aiguilles pour avancer l'heure du retour. Ainsi, pendant la guerre terrible de 1914, les épouses de nos soldats guettaient douloureusement la marche implacable de l'heure, se demandant si celle qui allait sonner ne marquerait pas là-bas, au front, le trépas de l'être chèrement aimé!...

Ce calef de cuivre a éclairé jadis des veillées montagnardes ; petite lumière jaune, il perçait la nuit et sa clarté aperçue par les fentes des volets guidait vers la ferme les visiteurs venus d'autres demeures perdues dans l'immensité des vallons.

Hélas!... quelles ruines, quels désastres, quels désaccords ont exilé les doux témoins de ces paisibles existences et les ont jetés dans la voie des aventures. On se le demande anxieusement lorsqu'on les trouve échoués dans la boutique de l'antiquaire!...

Il y entre beaucoup de monde, dans ces boutiques. Des Américains et des Anglais ; des snobs et des connaisseurs, enfin, souvent aussi des personnes qui viennent là pour méditer, réfléchir, admirer, vivre quelques moments dans un rêve antérieur à la minute actuelle, et qui, bien connues de l'antiquaire, sont reçues aimablement et laissées à elles-mêmes autant qu'elles le désirent.

— Vous n'imaginez pas, nous disait un jour une de ces personnes amies du songe intérieur ; vous n'imaginez pas les salutaires réflexions que l'on fait dans une boutique d'antiquaire ! Non seulement l'on imagine la vie de ceux qui jadis ont été les propriétaires de tout ce qui nous entoure, mais encore l'on fait de curieuses études psychologiques rien qu'en écoutant causer autour de soi les acheteurs éventuels. A côté de l'amateur véritable, qui expertise, à un centime près, la valeur de l'objet choisi, il y a le snob, qui accumule sottises sur sottises et déclame des hérésies dont le marchand s'efforce de ne pas sourire trop visiblement. Que de fois, devant un étain brillant ou un bois remarquablement ciré, une belle dame trop brillante et trop cirée, elle aussi, demande d'une voix anxieuse : « C'est ancien?... » Et si la réponse est affirmative, l'achat est aussitôt conclu, la plupart du temps à des prix fous, déflant toute raison. Il suffit, à notre époque, qu'une chose soit ancienne, pour qu'elle ait une valeur considérable.

Cette dernière phrase nous laissa rêveur. Si toute chose ancienne est bonne, pourquoi a-t-on abandonné l'éducation ancienne, les mœurs anciennes, les livres anciens et la foi ancienne?...

Nos pères savaient par expérience qu'un enfant élevé sans Dieu n'est qu'un mauvais sujet, qui, à part de très rares exceptions, finit mal. Pourquoi donc nos Français, qui sont gens de bon sens, ont-ils admis que l'on retirât le Christ des écoles et que l'on n'enseignât plus la piété et la crainte de Dieu?...

Pourquoi ne voit-on plus ni la prière en famille ni les enfants groupés autour de leurs parents le dimanche et les jours de fête?... Pourquoi chacun vit-il de son côté, père, mère, fils et filles, l'un au café, l'autre en visites, le troisième au sport et les autres au cinéma?...

Pourquoi ne lit-on plus les bons auteurs d'autrefois, qui, prétend-on, ne sont plus de mode?

« C'est ancien?... » Donc, c'est beau. Oui, nos pères savaient bâtir, ciseler, tisser mieux que nous. Ils faisaient la cathédrale de Reims les tapisseries de Beauvais, et des meubles exquis, qui durent encore.

Mais ils savaient aussi élever leurs enfants, écrire de beaux livres et vivre saintement.

Et nous souhaitons, chers lecteurs, que l'on puisse dire de vos foyers, de vos familles : « Ce sont des gens anciens... »

L'ECHO.



QUI VEUT TROP N'A RIEN



Anatole a passé la journée chez son oncle, il a bien joué avec ses petits cousins. Il faut maintenant qu'il rentre à la maison.



Son oncle lui donne 3 belles pommes. Pour rentrer chez lui Anatole passe devant le cellier...



Où il sait que l'on a resserré la récolte des pommes... Il pense que 3 pommes c'est bien peu quand il y en a tant en réserve. La tentation est forte, mais la porte est fermée...



Anatole passe par une petite lucarne, saute dans le cellier, remplit de pommes ses poches, en met dans son tablier et veut retourner par le même chemin... Mais l'ouverture n'est plus assez large. Il essaie de sortir et se trouve pris, ne pouvant ni avancer ni reculer.

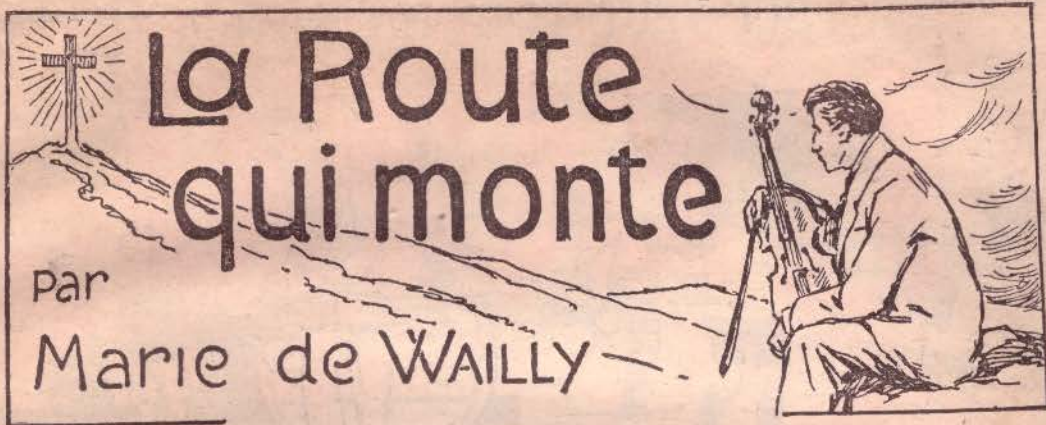


... Il en est réduit à appeler à l'aide!... L'oncle et les petits cousins accourent; on

le délivre, mais en punition il est obligé d'abandonner toutes les pommes, même les trois que son oncle lui avait données, c'est la juste punition de son larcin.



F.C.



VIII (Suite.)

Le jeune garçon demanda, avec la logique des nouvelles générations décisives et hardies : — Pourquoi ne modernisez-vous pas la fabrique, mon cousin ? La maison est ancienne et connue. Sans vous lancer dans les tissus de haut luxe, vous auriez pu fabriquer les lainages fins et légers qu'exige la mode actuelle.

Auguste parla...

Il se confia à ce jeune homme dans le besoin immense qu'il avait de soulager son esprit et son cœur :

— ... Au moment de son mariage, le père Crochelot avait jeté les hauts cris lorsque son gendre lui avait offert de l'aider dans la gestion de la fabrique.

Ce n'était pas encore un invalide, bon à mettre à la retraite. Il était d'avis qu'Auguste travaillât, mais plus tard. Rien ne pressait. Pour le moment, il suffisait que ses enfants prissent la vie du bon côté et se divertissent, il n'en demandait pas davantage.

Avec une jolie générosité, il prenait pour lui tous les soucis et tout le travail.

Le jeune homme voulut insister.

Il connut une animosité et une fureur acerbes auxquelles il était loin de s'attendre.



— Pourquoi ne modernisez-vous pas la fabrique, mon cousin ?

Ses faibles notions industrielles furent tournées en cruelle dérision, il subit une humiliation blessante, et l'oisiveté lui fut représentée comme étant le seul métier dont il fût capable.

De son côté, Louisa parla de plaisirs, de voyages et de fêtes.

Pendant une année, ils vécurent dans un tourbillon qui, subitement, lassa la jeune femme.

Jusqu'à ce moment, elle avait vécu chez son père, dans une grande et confortable maison de la place Patenier. Sur une semaine, elle découvrit les tares les plus affreuses à la demeure où s'était écoulée toute sa vie, et déclara, en pleurant, qu'elle voulait être chez elle.

Toujours aimant, Auguste céda.

L'argent qu'il avait reçu de ses parents passa dans l'acquisition d'un vaste pavillon bâti au milieu d'un véritable petit parc, une des plus jolies demeures de la route de Bouvignes, où elles ne sont cependant pas rares.

Puis il fallait meubler cette maison, y mettre des tentures, des tapis, des bibelots.

Le père Crochelot avait donné la moitié de la fabrique en dot à sa fille, mais pas d'argent liquide.

Auguste dépensa jusqu'à son dernier billet de mille.

Son beau-père le nargua quand il parla de nouveau de travailler pour réparer la brèche faite à leur avoir.

Il le renvoya à sa femme et à ses plaisirs.

La maison Crochelot connaissait le début d'une crise qui allait devenir désastreuse, et à mesure que les affaires devenaient plus difficiles, le vieillard se montrait plus rétif pour immiscer son gendre dans les secrets de la fabrication.

Rien d'irréparable n'était encore arrivé au moment de sa mort, mais il aurait fallu alors un homme au courant des roueries du métier pour empêcher la dégringolade.

Auguste, novice et arrivant à une heure critique, devait sombrer.

Il s'était débattu, avait lutté sous le poids écrasant d'une maison qui croulait déjà lorsqu'il y était entré. Il avait hypothéqué la fabrique, le pavillon, vendu la maison de la place Patenier, frappé à des portes amies.

Maintenant, il était aux abois...

Dans six mois, tout serait fini.

Malgré sa jeunesse, Robert comprenait la gravité de la situation et pensait que les folles prodigalités de Louisa y avaient contribué pour beaucoup, mais ce n'est pas cela qu'il devait dire.

Prenant la main d'Auguste dans les siennes, il murmura timidement :

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à mon oncle ? Si quelqu'un peut vous sauver, c'est lui.

Le képi terrifiant



Un jour que j'étais sur une échelle, cueillant des pommes, le facteur rural m'interpella, disant :

— Sonnet, peux-tu me rendre, pour deux jours, un service ?

— Je veux bien, dis-je ; quant à savoir si je peux, c'est une autre affaire.

— Descends, je vais t'expliquer ce dont il s'agit.



J'avais à peine mis pied à terre que voilà ce facteur qui, sans rien dire, envoié d'un coup de revers de sa main gauche mon chapeau de jardinier rouler à terre et que, de l'autre, il me coiffe de son képi bleu foncé à passepoils rouges.



— Ça t'ira très bien, qu'il me dit en reculant un peu pour juger de l'effet.

Les petits enfants de M. de la Fauvettière, qui jouaient à deux pas de là, vinrent nous entourer en criant :

— Qu'il est drôle !



Leur présence sauva le facteur d'une gifle méritée, car il ne faut pas donner aux enfants l'exemple de la colère, mais je devais avoir un air singulier, avec un visage furibond, sous ce képi trop étroit qui me serrait les tempes.

— Cela te va très bien ! répétait cet animal de facteur. Alors, voilà : il y a que, pour deux jours, je dois aller à la noce d'un cousin du gendre de ma belle-mère...

— Dis donc d'un cousin à toi, puisque c'est toi le gendre de ta belle-mère.

— Je dis comme il faut, c'est un cousin à l'autre gendre... il me faut un suppléant...

— Pour aller à la noce à ta place ?

— Non, pas pour la noce, pour porter les lettres... J'ai pensé à toi. Pendant deux jours tu parcourras toute la commune... M. le maire veut bien. Tu trouveras mon képi et mon sac au bureau de poste. C'est dit.

Le surlendemain, botté, guêtré, vêtu de mon costume de chasse en velours vert, mais coiffé du petit képi du facteur, portant le sac aux lettres en bandoulière, j'allai porter le courrier de clos en clos, fumant ma pipe par les sentiers au bord des guérets.

(A suivre.)

— Lui... s'écria le fabricant avec une violence amère... lui, ne sais-tu pas... ?

Il se mordit les lèvres, n'osant achever sa pensée.

— Je sais qu'il vous aime malgré l'offense que vous lui avez faite, déclara courageusement le jeune homme ; et si vous alliez à lui et lui demandiez pardon...

— Jamais Louisa n'y consentira.

Robert était trop jeune pour discuter et trouver des arguments décisifs. Il baissa la tête, malheureux de son impuissance.

— Tu veux voir la fabrique, reprit Auguste d'un ton amer ; tu veux toucher du doigt l'âme agonisante



Il parla d'une voix claire et ferme, tandis que son geste encerclait l'horizon...

d'une vieille maison qui va mourir... Viens donc!... Le spectacle en vaut la peine!

L'homme et le jeune homme n'échangèrent plus une parole jusqu'aux grands bâtiments gris et tristes où palpitait la vie des tissus.

Auguste avait gardé le bureau de son beau-père. Une petite pièce sombre où longtemps s'était élaborée la fortune des Crochelot et qui voyait la débâcle des Bripekoven.

Aux murs, c'était un entassement de cartons dans des rayons de bois noir d'où débordait l'avalanche des cartes d'échantillons ; des fichiers montant jusqu'au plafond renfermaient les noms des clients et leurs références commerciales.

Les factures des fournisseurs dormaient dans un meuble de fer.

Jamais d'argent au bureau. Chaque quinzaine, Auguste apportait dans une sacoche celui destiné à la paye des ouvriers. En fin de mois, la sacoche pesait plus lourdement à son épaule, car elle contenait le montant des traites à payer.

Un côté du bureau était vitré et donnait sur les ateliers.

De sa table de travail, le maître pouvait voir les métiers dont les battements tissent les étoffes, le moulinage vertigineux qui tord les fils, les navettes qui les lient, les rouleaux qui les reçoivent.

Tout un peuple d'hommes et de femmes s'activait sous ses yeux, dans des gestes mesurés et précis, avec les mouvements graves et nobles de l'ouvrier qui, de matières brutes, tire la vie éphémère des choses.

Assis derrière sa table, Auguste regardait machinalement le spectacle connu. Il avait oublié son compagnon pour se complaire dans sa situation douloureuse.

Dans six mois, à moins d'un miracle, ce serait la faillite.

Son cœur battant de désirs généreux, Robert s'était approché du vitrage qui séparait le bureau des ateliers, et le visage collé contre la vitre, il regardait avidement la longue nef bruyante de travail, les matières que les métiers happent, trament, tissent pour en faire des choses de luxe et d'élégance.

Toute la vie de la production naissait, fascinante et forte sous les mains des travailleurs.

Et le chef... la tête... allait jeter la mort parmi cette vie...

Non, cela ne serait pas.

Il devait y avoir un moyen de sauver la fabrique, d'arrêter la ruine!...

Robert souffrait de son inexpérience. Il aurait voulu trouver des mots forts et doux pour relever le courage défaillant de son cousin, et les paroles du poète se pressaient sur ses lèvres.

*Marche, et que chaque jour te trouve à son aurore
Plus près du but sacré, le flambeau à la main.
Agis, le temps est court, il se hâte, il dévore
Ce qui n'est pas réel, immortel et divin (1).*

Mais les vers, si magnifiques qu'ils soient, sont choses mortes auprès de l'âme qui doute. Il faut des faits, des actes pour la frapper et la régénérer à l'heure où le désespoir la fait vaciller devant le devoir.

Et Robert puisa dans son cœur les armes que son esprit ne lui fournissait pas.

Allant à son cousin, il lui dit :

— Venez...

Auguste se sentait écrasé par une lassitude morale. Il eut un geste de fatigue et de refus, mais le jeune homme répéta avec une autorité plus forte :

— Venez...

Sa main sur l'épaule de l'homme, Robert l'encourageait à le suivre.

Par les rues claires et gaies de la jolie ville, il conduisit Auguste devant une stèle, et, se découvrant, il lut gravement à haute voix :

LE SOUVENIR DINANTAIS

ICI, LES ALLEMANDS FUSILLÈRENT,
LE 23 AOUT 1914, 83 CIVILS INNOCENTS
PARMI LESQUELS

7 ENFANTS DE TROIS SEMAINES A 2 ANS,
10 ÉCOLIERS ET ÉCOLIÈRES, 24 FEMMES ADULTES
ET 10 VIEILLARDS DE PLUS DE 65 ANS.

Sans commenter l'inscription douloureuse, le jeune garçon reprit sa marche pour s'arrêter devant une maison, et il dit lentement :

— Ici, Thérèse Hastir, veuve Michel, mère de trois enfants, aieule de neuf petits-enfants, a été carbonisée dans sa cave à l'âge de quatre-vingt ans.

(1) Longfellow. (Traduction libre.)

Le képi



Connaissant tous les raccourcis, je m'étais engagé à la traverse par un taillis dans lequel je disparaissais complètement. C'est à peine si le sommet de ma tête émergeait au-dessus des buissons.



Soudain, sur la lisière, j'entends un coup de fusil. Je me dresse sur la pointe des pieds. Que vois-je?... Jacquemin, le valet de la Grande-Haie, en manches de chemise et pieds nus, qui braconait. Il jetait autour de lui des regards

inquiets. Tout à coup, après avoir tourné la tête de mon côté, il parut terrifié. Il jeta son arme dans un fourré, puis, sans s'occuper de son gibier, il détalà à toutes jambes...

terrifiant

(Suite)



— En voilà un, pensai-je, à qui mon kepi aura donné la venette!... On va s'amuser un peu.

Sortant du taillis, je retirai le fusil de sa cachette et le dissimulai un peu plus loin. Quant au lièvre, gisant à peu de distance, il trouva place au fond de mon sac.

Puis je me rendis tout droit à la Grande-Haie.



Le fermier chargeait du fumier dans un tombereau. Son valet l'aidait avec précipitation. La fermière et sa servante surveillaient une couvée de poussins. Tout ce monde semblait guetter l'entrée.

— C'est Sonnet déguisé en facteur! s'écria-t-on d'un air rassuré.

— C'est que, dit le fermier, l'on croyait que les gendarmes étaient en tournée de ce côté. Les as-tu rencontrés?

— Aurais-tu peur de leurs observations? Quel genre de besogne exiges-tu donc de ton commis pour qu'il ait si chaud?



Le fermier s'approcha de moi, me glissa une confidence à l'oreille et conclut à haute voix :

— Si tu apprends quelque chose, prévien-nous.

Le lendemain, Jacquemin, tout morfondu, se tenait dans les champs, guettant mon arrivée.

— Je suis perdu! me dit-il désolé. Ils ont confisqué mon fusil, que je n'ai pas retrouvé dans sa cachette, et ramassé le lièvre. Je vais avoir un procès... Toi, Sonnet, ne pourrais-tu dire un mot à M. le maire pour adoucir la chose...

— Tu n'as peut-être pas été reconnu, dis-je pour le rassurer.

— Peut-on savoir?... Tire-moi d'embarras, je t'offrirai volontiers un déjeuner aux tripes, dimanche prochain, chez Planchavin...

— Tu régaleras, ainsi?

— Oui, certes, tripes et vin blanc, à toi et à un invité si tu veux en amener en ta compagnie. Sois mon sauveur, Sonnet.

Tenant à grand-peine mon sérieux, je répliquai :



— Si tu n'as pas reçu d'assignation d'ici dimanche, c'est que l'affaire sera classée.

(À finir.)

Les Bouis de la Guyane

Tous les fleuves de la Guyane présentent plus ou moins l'aspect chaotique et apparaissent parsemés de « sauts » qu'on ne franchit qu'au prix d'efforts prodigieux. La dépense d'énergie qu'il faut alors fournir découragerait l'intrépidité des bateliers européens les plus aventureux. Nul ne peut remonter dans l'intérieur de la forêt guyanaise sans l'aide des créoles et surtout des Boschis ou Bouis.

Des pagayeurs incomparables.

On appelle ainsi des noirs anciennement « marrons », c'est-à-dire révoltés, évadés au temps où sévissait l'esclavage. Ils sont nommés Boschis par les Hollandais et Bouis par nous.

Cette race passe sa vie dans l'eau comme en son élément préféré. Dès le plus jeune âge, dès la naissance même, les enfants vivent sur la rivière et se familiarisent avec elle. En grandissant, filles et garçons deviennent des nageurs émérites et d'experts pagayeurs : il ne faut pas oublier que la pirogue est à peu près leur unique moyen de communication entre les villages.

Le bébé vit d'abord suspendu à sa mère. Celle-ci se trouve-t-elle incommodée par le poids et la chaleur de son rejeton, elle le plonge dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit évanoui... Puis, elle le reprend, et il lui procure de la fraîcheur pour un peu de temps. Le bébé ne s'en porte pas plus mal, paraît-il.

Avant deux ans, on jette à l'eau les enfants, pour commencer leur apprentissage ; on les jette de plus en plus loin. A sept ans, ils sont lancés dans les sauts et les rapides, pour qu'ils apprennent à s'en tirer.

Grâce à cette éducation sportive, ils sont à vingt ans rompus à tout et ont des poitrines et des muscles à faire l'admiration des sculpteurs.

Il est tout naturel aussi que les Bouis aient acquis, sans que nul ne songe à le leur contester, et pour cause, le monopole de la navigation fluviale en Guyane : partout où les rivières sont impétueuses et violentes se voient leurs rustiques embarcations.

Leur habileté, leur intrépidité sont uniques au monde. Nul ne sait comme eux franchir les sauts les plus redoutables et affronter les passes les plus terribles en utilisant, à la seconde précise et propice, des courants dédoublés et des contre-courants qui leur font vaincre la violence des torrents.

Ils ont charge d'approvisionner les placers de tous les grands fleuves, et ils s'acquittent avec scrupule et fidélité de cet office pour lequel ils sont d'ailleurs largement rétribués. Ils perçoivent par « baril », c'est-à-dire soixante-quinze kilos de carraïson, un prix qui varie avec l'éloignement du placer ou du point destinataire, et les difficultés du parcours. Le voyageur qu'ils véhiculent à leur bord paye le prix d'un baril. Les canots boschis peuvent porter de quinze à vingt barils,

Gravure sur peau humaine.

Les Bouis portent leurs cheveux tressés par petits paquets, et chacune de ces tresses se dressant en l'air comme autant de cornes, leur communique un aspect hérissé et diabolique qu'accroissent encore les tatouages étranges dont sont couverts leurs visages et leurs corps.

Ces tatouages donnent à la peau l'apparence d'un cuir repoussé. Ils résultent d'un dessin très en relief qu'on obtient en saupoudrant d'un charbon spécial des plaies faites avec la pointe très tranchante d'un couteau. Les places d'élection de ces gravures d'art sont sur le visage, le front, les tempes, le coin des lèvres, d'où s'échappent des spirales symétriques qui, élargissant et retroussant l'arc de la bouche comme en un rire perpétuel, donnent à la physionomie un ensemble piquant et comique.

Cette gravure sur peau humaine et vivante ne s'opère pas sans souffrances et grincements de dents. Aussi choisit-on de préférence les fins de fête où les jeunes gens, garçons et filles, sont alors grisés, insensibilisés par les bruits, les chants, la danse et le tafia, pour se livrer sur eux à la douloureuse opération du tatouage. Ensuite, il ne s'agit plus que de retarder le plus possible la guérison des cicatrices : plus, en effet, elle sera tardive, et mieux cela vaudra pour la réussite du dessin, qui y gagnera en netteté et en beauté.

En plus de ces tatouages, qui sont le plus clair de leurs vêtements, les Bouis arborent, aux jours de fête, un morceau d'étoffe carré, un foulard aux couleurs vives, qui passe sous le bras gauche et se noue sur l'épaule droite, laissant les bras libres et tombant au-dessus des genoux.

Deuil réglementaire.

Nous suivrons, dans un autre article, les Bouis au cours de leurs laborieuses voyages. Aujourd'hui, nous ajouterons seulement à ce qui précède quelques traits de mœurs.

Lorsqu'un Boui décède au loin, ce qui est fréquent, étant donné leur genre de vie, ses compagnons rapportent au pays natal ses ongles et ses cheveux, qui sont exactement l'objet du même culte et donnent lieu au même cérémonial que le corps complet.

Tous les jours, vers midi, les hommes viennent du voisinage, prennent sur leurs épaules, dans une bière faite de planches grossières, le défunt ou ce qu'il en reste et le promènent par les rues du village. De leurs portes, les habitants saluent au passage la procession du décedé... dont le cercueil tour à tour s'incline et se redresse pour répondre aux politesses qui lui sont faites. Un *piaye* (médecin et sorcier) guide la promenade funèbre, et il est de tradition que le défunt, lorsqu'il a enfoui de son vivant quelque trésor sous terre, doit s'arrêter sur l'emplacement de la cachette. Le mort, dans son enveloppe de bois, devient lourd comme une roche du Maroni, une pesanteur insolite cloue les pieds des porteurs.

Les Bouis, hommes et femmes, portent le deuil en se ceignant le front d'un bandeau d'étoffe blanche qui fait le tour de la tête. Ils ont, de même que les Indiens guyanais,

une « chanson des pleurs » et toute une série de lamentations prévues, traditionnelles, pour exprimer leurs regrets, qui d'ailleurs ne sont nullement éternels.

Au bout de six mois, en effet, on clôt le deuil par une fête en l'honneur du défunt. Tous ceux qui furent des funérailles peuvent y participer.

Cette fête ressemble à toutes les rejoissances de ce pays où boire et danser prime le reste. Les chefs en relation avec les Européens se font gloire, à cette occasion, quand ils le peuvent, de tirer pétards et fusées, d'allumer des feux de Bengale et autres articles d'artifice.

L'ultime cérémonie payée à la mémoire du disparu, chacun se reveille, ayant définitivement oublié la perte de celui qui fut très correctement regretté et pleuré pendant les six mois réglementaires.

Ce qu'il adviendra des Bouis et de leurs trésors.

Comme tous les primitifs en contact avec les blancs, les Bouis sont enclins à s'assimiler des parcelles de civilisation — surtout ce qu'elle a de néfaste et de mauvais. Ils ne nous empruntent aucune de nos qualités, mais ils se hâtent, par contre, de perdre celles qui, jusque-là, les mettaient en valeur.

Actuellement, la passion du tafia sévit chez les noirs. L'alcoolisme y fait de nombreuses victimes.

Ce sera grand dommage. Contrairement aux Indiens, les Bouis jouissent encore d'une grande longévité. Les centenaires ne sont pas rares parmi eux. Sces de peau, plissées, ratatinées de visage, ils restent quand même dressés sur leurs longs et maigres os et pagayent souvent proprement et seuls dans leurs canots.

Un jour viendra où les Bouis, après les Indiens, auront disparu de la Guyane.

Alors, il y aura peut-être de beaux jours pour les chercheurs de fortune.

Par ce que nous avons dit plus haut, on a pu présumer que les noirs guyanais ont l'habitude de cacher leurs magots. En effet, ils gagnent à leur travail de pagayeurs d'assez fortes sommes, et, généralement, ils en exigent le paiement en écus d'argent, dont la nationalité leur importe peu, pourvu que le module soit conforme à notre ancienne pièce de 5 francs.

Que devient ce numéraire entre les mains des sauvages ? Une minime portion nous revient, transformée par leurs possesseurs en tafia et objets de première nécessité : chandelles, clous, armes et outils.

Mais le reste — la très grosse part — disparaît à jamais de la circulation et de la clarté du soleil... Et quand les mineurs auront vidé la dernière crique de sa dernière parcelle d'or, il arrivera sans doute que des fouilleurs plus avisés et plus heureux que les autres, finiront par découvrir, sur les emplacements où stationnèrent jadis des sauvages... des mines d'argent inespérées et... toutes monnayées : monnayées et frappées à la marque de tous les peuples de l'univers.

Ce sera le trésor des Bouis mis à jour, la fortune des morts restituée aux vivants.



IL EXISTE TROIS FERMES A SERPENTS DANS LE MONDE

Où ! ces fermes ne sont pas tenues par des fermiers qui soigneraient les reptiles et favoriseraient leur multiplication, pour les revendre ensuite comme animaux d'appartements ! Non, ces fermes sont gérées par des docteurs et des savants, et soutenues financièrement par les gouvernements de plusieurs Etats.

L'élevage des reptiles a, en effet, pour but d'étudier les venins. Après l'étude très poussée de chacun de ceux-ci, les docteurs fabriquent des sérums qui neutraliseront en quel-



ques instants les effets des morsures des serpents. Ces sérums seront ensuite vendus en ampoules de verre et expédiés aux quatre coins du monde.

La plus ancienne et la mieux connue de ces fermes est celle de Sao-Paulo (Brésil), qui ne s'occupe que des espèces venimeuses de l'Amérique du Sud. Il faut souligner que c'est dans cette partie de la terre que l'on rencontre les serpents les plus redoutables.

Une filiale de cet établissement a été fondée depuis 1924 à Nitheroy, faubourg de Rio-de-Janeiro. Enfin, on vient de créer, à Tela (Honduras), un troisième « Serpentarium », où l'on élève et étudie les reptiles des Amériques Centrale et du Nord. Nos compatriotes de la Martinique, qui comptent sur leur île le mortel « Fer-de-Lance », se trouveront très bien du voisinage de cette station. Et le redoutable crotale, plus connu sous le nom de serpent à sonnette, que le voyageur peut trouver sous ses pieds au Mexique et dans toute l'Amérique Centrale, commettra certainement un peu moins de méfaits !

LE CONGRÈS DES FABRICANTS DE CHOCOLAT

Ce Congrès annuel s'est tenu en septembre 1930, à l'Exposition d'Anvers.

Je tire quelques notes du compte rendu de cette assemblée internationale. N'êtes-vous pas au premier rang des « intéressés » ?

Et d'abord, j'ai écrit le terme : assemblée internationale. C'est exact : il y avait à Anvers 250 directeurs d'usines de cacao et de chocolat, venant de 28 pays différents ! Le premier ministre belge présidait, et nous relevons dans l'assistance des personnalités connues du monde entier, comme le sénateur M. Gaston Menier, qui représentait la France, M. Van Houten, pour la Hollande, M. Cailler, pour la Suisse, etc.

Ces industriels étudièrent et discutèrent des questions très intéressantes. Ils réglèrent la fabrication et le commerce du cacao et du chocolat. La recherche scientifique des

falsifications retint leur attention. Ils consultèrent des sommités médicales sur le chocolat, aux points de vue alimentaire et hygiénique. Ils

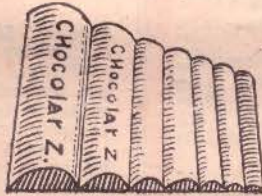


parlèrent des poids et des formats des tablettes, etc.

Le compte rendu nous apprend, entre autres choses intéressantes, quels sont les plus gros mangeurs de chocolat. Ce sont les Hollandais qui tiennent la tête ; ils en consomment, par an, 5 kilos chacun. Ils sont suivis, mais de loin, par les Suisses, avec 2 kg. 250. Les Américains du Nord arrivent ensuite, avec 1 kg. 430 ; puis les Allemands : 1 kg. 180, les Français : 1 kg. 040, les Anglais, 0 kg. 930.

Nous sommes donc beaucoup moins gourmands que certains de nos voisins. Mais la statistique ne regarde que le chocolat. Qui sait si nous ne nous rattrapons pas sur les bonbons et les gâteaux ?

Pour conclure, je déplore le gros oubli de ces messieurs les fabricants.



Pourquoi ne font-ils pas venir à leur Congrès, au moins de chaque pays voisin, quelques écoliers, qui représenteraient aimablement les consommateurs et les principaux

clients ? Les « intéressés » donneraient leurs avis sur les mélanges des chocolats avec diverses matières : lait, noisette, crèmes diverses... ainsi que sur les heures de la consommation ou la forme des tablettes... Pourquoi pas ? Le président leur offrirait un déjeuner ou un goûter au chocolat, et ainsi la liaison serait plus étroite entre fabricants et consommateurs.

DESTRUCTION DES PUNAISES

DES directeurs de pensionnats nous demandent, de temps à autre, de bonnes formules pour la destruction des punaises.

En voici une qui nous paraît assez simple et qui a fait ses preuves.

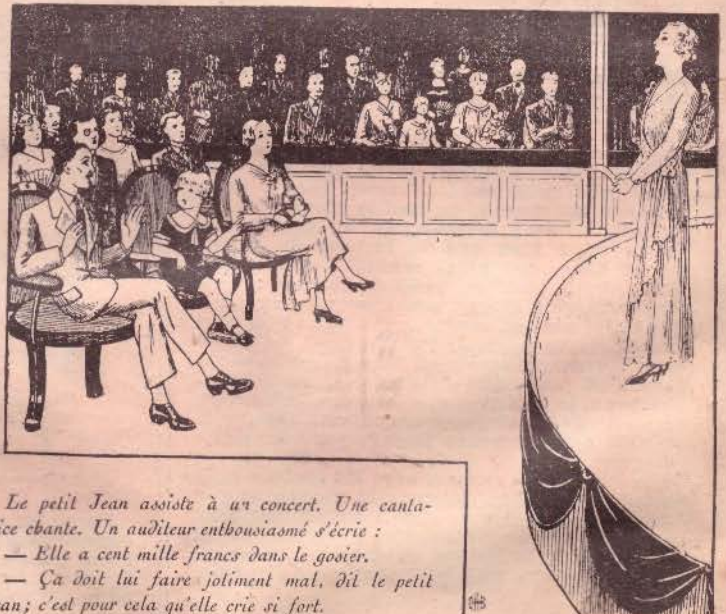
Il faut employer de la chloropirine (sel de chaux, qui est d'ailleurs entré dans la composition des gaz asphyxiants). La dose est de 6 à 10 grammes par mètre cube d'air. Vous pouvez donc calculer le cube de votre pièce ou de vos dortoirs ; mais il faut aussi tabler sur le nombre des punaises.

Vous opérez par fumigation. C'est-à-dire que vous humectez la chloropirine d'eau. Vous faites chauffer rapidement, et vous transportez le récipient dans le local, dont vous avez bouché toutes les issues. Ou mieux : vous placez la chloropirine dans le local immédiatement, et vous versez dessus quelques gouttes d'eau bouillante, et vous vous retirez sans attendre.

Les œufs ne sont pas radicalement détruits par une première fumigation. Comme leur durée d'éclosion est de huit jours, vous recommencez l'opération au bout de deux semaines. Cette fois, les générations nouvelles sont bien détruites.

On vend dans le commerce des poudres toutes préparées et à base de chloropirine. Il suffit d'en faire brûler une certaine dose dans une pièce pour tuer tous les parasites.

C. FORBEN.



Le petit Jean assiste à un concert. Une cantatrice chante. Un auditeur enthousiasmé s'écrie :

— Elle a cent mille francs dans le govier.

— Ça doit lui faire joliment mal, dit le petit Jean ; c'est pour cela qu'elle crie si fort.

HAINES DE BRAHMANE



Entrant fort penaud de sa filature manquée, William Sherbann avait trouvé sa protégée fort agitée. — Il vient d'arriver un télégramme pour vous, dit-elle au détective. Rapidement il décacheta le pli, et lut :

Pallahore et moi vous attendons Delhi. Renseignements reçus. — LE HALLEC.

— Eh bien?... demanda Savitri anxieuse.

— C'est le docteur Le Hallec, répondit tranquillement William; il m'invite à me rendre à Delhi, où se trouve actuellement le rajah de Pallahore. Ils ont les renseignements que je désirais posséder.

L'enfant devint toute pâle. Elle joignit les mains.

— Enfin!... Peut-être saurons-nous la vérité sur le sort de ma chère maman!... Croyez-vous vraiment que mon père soit mort?...

— Ce n'est malheureusement que trop certain, répondit Sherbann en la considérant avec douceur. Les lettres de M. Le Hallec ne me laissaient aucun doute à cet égard, et cela m'a été confirmé dès notre arrivée par les autorités anglaises. Il a été, croit-on, empoisonné...

Deux larmes silencieuses coulèrent sur les joues de l'enfant. Aussitôt, le détective s'efforça de détourner le cours triste de ses pensées.

— Je vais m'enquérir de l'heure à laquelle nous pourrions partir; il y a un train ce soir même, dit-il; nous emmènerons Bathilde, dont les services vous sont nécessaires, et je licencierai le reste du personnel jusqu'à notre retour. Si l'horaire des chemins de fer ne nous permet pas un départ immédiat, je louerai une auto. Il faut absolument que nous fassions vite!...

Savitri l'écoutait, profondément émue. Elle allait donc revoir, après tant d'années de souffrance, les deux meilleurs amis de son père! La reconnaîtraient-ils?... Elle avait, depuis leur dernière entrevue, subi tant de misère!... Enlevée à ses parents par des malfaiteurs, vendue à Komo Takai, pirate japonais, elle s'était vue promise à la mort, car, à toute demande de rançon, sa famille n'avait jamais répondu. Silence inexplicable, et que la tendresse aussi bien que la fortune du prince de Chobour, son père, rendait inadmissible. Enfin, Dieu avait eu pitié de Savitri : trois jeunes français étaient venus partager sa captivité et lui avaient rendu le courage : Pierre et Lucette de Vanvers, André Chérance de Boiesmont furent ses sauveurs. Ensemble, ils s'évadèrent en une nuit dramatique, et William Sherbann, le détective que le baron de Vanvers avait chargé de retrouver ses enfants, s'était pris aussitôt d'un immense intérêt pour la petite princesse hindoue.

Il s'était mis en rapport avec les anciens amis du rajah de Chobour, et ceux-ci, apprenant que Savitri vivait encore, avaient exprimé leur joie, souhaitant de la voir bientôt rentrer aux Indes pour réclamer la fortune qui devait lui revenir puisque son père était mort et sa mère disparue, croyait-on.

Une angoisse douloureuse étreignait la poitrine de l'enfant, tandis qu'elle aidait machinalement Bathilde à préparer la petite malle d'effets qu'il fallait emporter. L'élégance des robes qu'elle pliait la frappa, et, pour la première fois, elle se demanda à qui elle devait, elle, malheureuse enfant perdue, le bien-être qui l'entourait. Les noms du baron de Vanvers et de William Sherbann montèrent à ses lèvres. Elle savait que ce dernier, d'excellente famille anglaise et très riche, faisait de la police en amateur. Du fond de son âme, elle bénit les généreux protecteurs qui s'étaient intéressés à elle avec tant de délicate sollicitude, et elle



supplia Dieu de permettre qu'elle puisse s'acquitter envers eux un jour prochain.

William ne tarda pas à reparaitre. Il n'y avait pas de train ce soir; alors il avait trouvé plus pratique de louer une voiture, et l'on partirait le lendemain, dès l'aube.

... Ce fut donc sous un soleil merveilleux que les trois voyageurs accomplirent leur randonnée, et, lorsqu'ils arrivèrent à Delhi, la ville, qui n'était que lumière et fleurs, sembla leur sourire. L'auto stoppa au bout des quais de la Djama, devant un immense édifice moderne, entouré de jardins magnifiques; sur le fronton de la grille étaient écrits en lettres dorées ces mots : Asile Parvati. Plus bas, en caractères moins apparents, une ligne : Fondateur, Professeur de Brénaud, Directeur, Docteur Le Hallec.



Parmi les massifs du jardin, ils aperçurent des convalescents, indigènes pour la plupart, faisant leurs premiers pas ou reposant sur des chaises longues, sous la surveillance de religieuses vêtues et voilées de blanc.



Un domestique accouru introduisit William et sa protégée dans un élégant salon mi-européen, mi-hindou, tandis que Bathilde était priée d'attendre dans l'antichambre. Quelques minutes après, deux hommes entraient rapidement.

Le premier, grand vieillard au large front découvert et aux traits accentués, n'avait pas pris le temps de quitter la longue blouse blanche qui l'enveloppait. Une barbe argentée couvrait sa poitrine. Il avait l'air très paternel et très bon, et son regard, infiniment affectueux, courut comme une caresse sur le visage de Savitri, tandis qu'il pressait avec cordialité les mains de Sherbann.

Le second était beaucoup plus jeune, brun, le teint basané. Il portait un costume hindou d'une sobre richesse. Il ne prit même pas garde à la présence du détective : d'un élan, il avait couru à la fillette et la pressait sur son cœur.



— Savitri!... Enfin toi, chère enfant!... murmurerait-il avec une émotion poignante, comme tu ressembles à ton malheureux père!

Elle fondit en larmes...

Cependant, M. Le Hallec s'approchait à son tour pour l'embrasser, et le rajah de Pallahore, essuyant ses yeux, tendait à William une main brune et nerveuse.

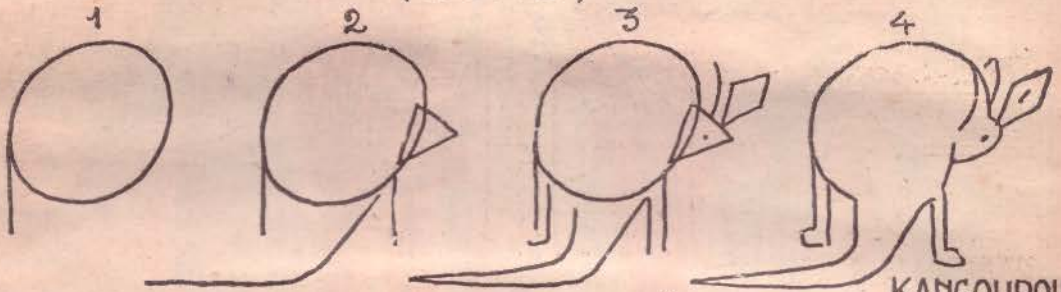


— Excusez-moi, Sir, dit-il, je n'ai pu réprimer mon premier mouvement!... Maintenant, merci de tout ce que vous faites pour la fille de mon cher et malheureux ami.

(A suivre)

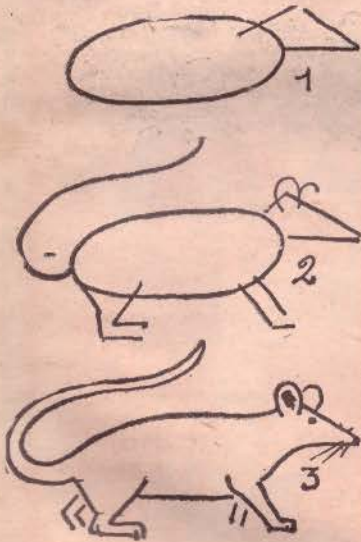
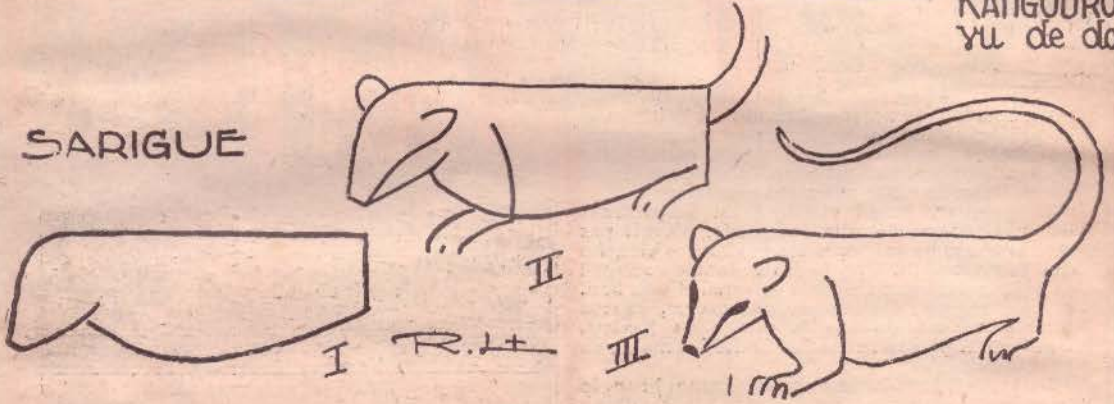
Des Marsupiaux.

(SUITE)

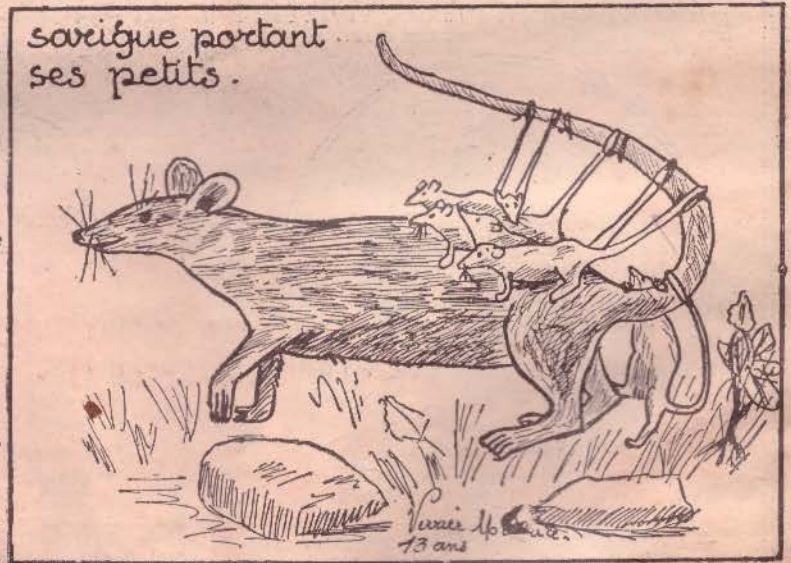


KANGOUROU
vu de dos

SARIGUE



sarigue portant
ses petits.



On nomme marsupiaux les animaux qui, semblables au kangourou et à la sarigue, ont sous le ventre une poche dans laquelle s'abritent leurs petits. Lorsque ces petits viennent au monde, ils sont nus, aveugles et sourds; la mère les saisit avec ses lèvres

et les met dans sa poche, où, pendant plusieurs mois, ils achèvent de se développer. Cette obligation qu'a la femelle d'abriter longtemps ses petits la rend très tendre pour eux, et c'est à ce point de vue que nous la trouvons intéressante.

La sarigue, dont nous donnons la reproduction sur cette planche, n'est autre que la sarigue opossum, qui vit dans l'Amérique du Nord, et dont la fourrure est, depuis quelques années, fort appréciée.

Ce genre de sarigue est de la taille d'un chat, ses formes sont lourdes, ses pattes courtes, son museau long et pointu. Sa queue, couverte d'écaillés et longue d'environ 30 centimètres, est prenante: l'animal s'en sert pour grimper aux arbres en l'enroulant autour des branches.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que les petits, quittant la poche de la sarigue, s'aventurent sur son dos, chaque petit enroulant sa queue prenante autour

de celle de la mère, dressée et relevée en avant.

La sarigue se nourrit de petits animaux et pille volontiers les poulaillers; cependant, lorsqu'elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, il lui arrive de se contenter de végétaux.

Dans la planche que nous mettons sous vos yeux, vous trouverez, en bas de page, après les croquis d'usage, permettant de décomposer l'animal en ses principaux éléments, un dessin assez fidèle fait d'après nos principes, par un lecteur de treize ans, et représentant la sarigue dans l'une de ses poses les plus curieuses, avec ses petits sur son dos.

R. et L. LAMBRY.

Amusements

BONS MOTS

CHEZ LES NOUVEAURICHE

LE PETIT NOUVEAURICHE. — Papa, je ne comprends rien à mon devoir d'arithmétique. Le professeur nous a dit qu'il fallait chercher le plus grand commun diviseur.

M. NOUVEAURICHE. — Comment! personne ne l'a encore trouvé? Par exemple! On le cherchait déjà quand j'allais à l'école!

IL Y A CONGE ET CONGE

— Vous avez l'air bien sombre, cher Monsieur.

— Il y a de quoi: mon propriétaire vient de me donner congé.

LE PETIT FRED, *bas à sa sœur*. — Eh bien! il est drôle, le monsieur. C'est moi qui serais content à sa place!

JEUX D'ESPRIT

37 — LETTRES AJOUTÉES

Ajouter une même voyelle et une même consonne à chacun des mots suivants:

Dot, nuée, Léa, ove, carme, borne, race, Noël, et former huit mots nouveaux signifiant:

A la main, pays d'Afrique, adroit, à l'art gothique, elle enlaidit, enclume à deux pointes, pour fumer, phalange.

38 — CHARADE FANTAISISTE

Cette résine aromatique
Exhale une agréable odeur

Qu'on aspire, c'est véridique,
N'en doutez pas, avec bonheur,
Nous ramène-t-il le silence
— Comme on le chante quelquefois —
Quand le char de la nuit s'avance? —
Oui, loin de Paris, je le crois.

Le rêve du frère d'Elise?
C'est pouvoir un jour s'en servir,
Quand il sera grand, à l'église,
Et c'est là son plus cher désir.

SOLUTIONS DES JEUX D'ESPRIT PROPOSES LE 8 MARS

30. — Charade.

Le mot de cette charade est *Anvers*
(an — vers).

31. — Acrostiche double.

T A R T E
E P E E S
L I L L E
E N T E R
P A N S E
H O C C O
O T H O N
N A P P E
E T I E R

32. — Enigme.

Mèche.

33. — Recherche.

La tête de la laitière se trouve exactement au-dessus de la cheminée de la maisonnette. On la reconnaîtra assez aisément en retournant à demi le dessin de droite à gauche.

39 — RECHERCHE



Rats et souris se croient bien tranquilles;
cependant, le chat n'est pas loin. Où le voyez-vous?

TOUS ARTISTES

Cet ouvrage, recueil de modèles et de leçons, parus dans l'*Echo du Noël* en 1927, 1928 et 1929 convient à tous ceux qui veulent être des artistes et qui n'ont encore que leurs yeux, leurs doigts et un crayon.

Les auteurs sont des artistes en même temps que des professeurs; aussi n'ont-ils admis rien de banal ni rien de trop compliqué.

89 planches tirées en teintes variées et 11 planches en cinq couleurs.

TOUS ARTISTES, par Léon et Robert Lambry. Beau volume grand in-8° sur papier glacé, 118 pages. Prix, 10 fr.; franco, 11 francs.

BONNE PRESSE, 5, RUE BAYARD, PARIS, 8°.

LE KÉPI TERRIFIANT (FIN)



Le dimanche suivant, à la sortie de la grand-messe, je bavardais sur la place avec le facteur qui avait repris son service. Autour de nous, les gens causaient par groupes, et cousins et cousines se disaient bonjour en se donnant l'accolade.

Jacquemin vint vers nous, rayonnant.

— Je n'ai rien reçu. Je te dois une fière chandelle, mon bon Sonnet. Je tiens ma promesse. Les tripes sont chaudes. Venez avec nous, facteur.

Installés chez Planchavin, au bout d'une longue table où il y avait déjà une demi-douzaine de consommateurs, on mangea les tripes — un vrai régal — après quoi la grosse Mme Plan-

— Du cœur, j'en ai davantage qu'avant-hier... Si ce bon Sonnet que voilà ne m'avait tiré d'embarras...

— Es-tu donc si sûr que cela qu'il t'ait rendu service? reprit la bonne femme, ironique.

— Jugez-en, facteur, reprit le gars qui se mit à raconter comment il avait été surpris par les gendarmes alors qu'il venait de tirer un lièvre, et comment ma puissante intervention, à moi, Sonnet, l'avait sauvé de la correctionnelle.

— Vraiment, tu les as vus, les gendarmes? recommença l'aubergiste, de plus en plus moqueuse.

— J'ai vu, à quatre pas de moi, leur képi à travers les branches, affirma Jacquemin.

A ce moment, n'y tenant plus, je décrochai du clou le képi du facteur et m'en coiffai.



chavin apporta triomphalement un plat de civet roux et fumant qui fit dilater toutes les narines.

— Est-ce bien pour nous?... demanda le valet de ferme, gêné, c'est que je n'ai pas commandé...

— Mange de ce plat quand même, mon gars, dit l'aubergiste, ça te redonnera du cœur et tu ne payeras pas plus cher.

— Voilà, mon garçon, ce que tu as pris pour une coiffure de gendarme!... Ce lièvre que nous mangeons, c'est celui que tu as tué... Ton fusil, tu le trouveras dans la meule de gerbes... mais, une autre fois, ne te risque plus à braconner, cela pourrait finir moins bien qu'avec un Sonnet déguisé en facteur.

J.-ROMAIN LE MONNIER.